métis, parlant trois ou quatre langues différentes et éparpillés sur un espace d'à peu près 150 milles carrés. Avant moi, le R. P. Rapet s'était trouvé dans la même situation pendant les derniers mois qu'il a passés à l'Ile à la Crosse, et depuis deux ans il était seul de fait, la santé du regretté P. Jouan ne lui ayant jamais guère permis de s'occuper d'un ministère actif. Le proverbe dit: « Qui trop embrasse, mal étreint. » Nous en avons vu la réalisation frappante à l'Ile à la Crosse. Le pauvre Père chargé de cette vaste Mission avait beau se démener, il lui était absolument impossible d'arriver à de brillants résultats.

D'un côté, en effet, la direction de l'orphelinat et du vaste établissement de la Mission exige la présence presque continuelle d'un prêtre ici, et, d'un autre côté, il est absolument indispensable de faire de longs voyages si l'on veut s'occuper de l'évangélisation des sauvages d'une façon tant soit peu sérieuse. Essayer de concilier ensemble ces deux obligations importantes, mais contradictoires, fut le problème que je me posai en arrivant ici au commencement de 1898; mais je ne trouvai pas de solution satisfaisante. Je fus obligé de faire appel à la charité du R. P. Rapet, qui vint passer quelque temps à l'Ile à la Crosse, ce qui me permit de faire quelques voyages parmi mes sauvages. Mais il m'en coûtait de retenir ce bon Père loin de sa Mission, car je savais qu'elle réclamait tous ses soins. Je dus donc, pendant ce premier hiver, me borner à faire quelques voyages à la hâte, juste assez pour me convaincre qu'il en aurait fallu bien davantage.

Maintenant nous n'en sommes plus à la première période de l'évangélisation de nos sauvages. Il ne s'agit plus simplement de les arracher aux grossières superstitions du paganisme et de leur enseigner les grandes vé-

rités de la religion catholique. Nos prédécesseurs, dans cette belle Mission, se sont acquittés de cette œuvre, et ils s'en sont acquittés à la perfection. Il ne nous reste plus à nous qu'à faire croître la bonne semence qu'ils ont jetée en abondance dans les âmes et à faire porter à ces âmes des fruits de grâce et de salut. En un mot, il nous reste à les former à une vie vraiment chrétienne. C'est là une œuvre peut-être moins difficile que celle de la première évangélisation, mais qui demande beaucoup plus de soins; une œuvre dans laquelle il est impossible de faire aucun progrès réel si l'on n'est fréquemment en contact avec ces sauvages. Il est absolument indispensable de leur donner en quelque sorte des leçons pratiques de vie chrétienne et de leur faire toucher du doigt les points où leur conduite est en contradiction avec leur croyance. Pour cela, il faut vivre au milieu d'eux afin de bien connaître le point faible de chacun et de pouvoir appliquer le remède à la racine du mal. Au portage la Loche, j'avais déjà expérimenté l'excellence de la méthode qui consiste à passer plusieurs jours au milieu de chaque camp, et j'étais convaincu depuis longtemps que les petites missions faites ainsi en famille, pour ainsi dire, étaient beaucoup plus profitables que les retraites générales qui se donnent au printemps et à l'automne à tous les sauvages réunis. D'autant plus que ces grandes réunions plénières sont souvent la source de bien des désordres et font en quelque sorte autant de mal que de bien. Mais dans les conditions où je me trouvais à l'Ile à la Crosse, il fallait bien me contenter d'attendre que les sauvages se réunissent pour la mission du printemps, puisque je ne pouvais aller les voir chez eux. Et même j'étais dans l'impossibilité de donner les exercices de la mission à une partie de ces sauvages, parce que je ne comprends que très imparfaitement

la langue des Cris, et ne peux pas du tout la parler.

Après la mission des Montagnais, je dus faire appel au R. P. Rapet qui vint prêcher mes Cris pendant que, par une juste compensation, j'allais moi-même donner la mission à une partie des Montagnais du portage la Loche. Cela m'occasionna un voyage de près d'un mois et me procura la consolation de revoir une grande partie de mes anciens paroissiens.

Je fus de retour dans la première quinzaine de juillet. Et comme le R. P. Rapet n'était pas pressé de retourner à sa Mission dont je venais de faire la visite presque complète, je résolus de profiter de sa présence ici pour aller voir le cher P. Teston qui jouissait vraiment un peu trop des douceurs de la solitude dans sa pénible Mission du lac Vert. Il y avait près d'un an que ce pauvre Père n'avait pas vu de confrère. Et cependant il aurait bien besoin de quelqu'un pour le distraire de ses longues méditations, pour le consoler dans la triste situation qui lui est faite; car il a assurément une des missions les plus pénibles du vicariat, une de celles qui donnent le moins de satisfaction. Je fus profondément touché du courage dont il fait preuve et de l'abnégation qui lui fait non seulement prendre son sort en patience, mais encore aimer et chérir sa position. Espérons que tant de dévouement ne restera pas sans récompense et que ce cher Père finira par moissonner dans la joie après avoir semé dans les larmes.

Malgré le désir que j'aurais eu de tenir compagnie au P. Teston, il fallait bien songer à revenir à l'Ile à la Crosse. Le 26 juillet, je lui fis donc mes adieux, et, le 29, je rentrais à la Mission Saint-Jean-Baptiste. Deux jours après le P. Rapet me quittait à son tour pour retourner à la Mission Notre-Dame de la Visitation. De cette sorte, au commencement d'août, chacun des trois Pères du dis-

trict se trouvait seul et isolé, dans sa mission respective, à plus de 100 milles l'un de l'autre.

En automne, l'époque où les sauvages se réunissent de nouveau pour les missions étant arrivée, je dus encore faire appel à mes voisins pour évangéliser les Cris. Cette fois ce fut le R. P. TESTON, du lac Vert, qui vint à mon secours. Ce bon Père prêcha la mission aux Cris pendant que je donnais moi-même celle des Montagnais. Cette mission d'automne devient de plus en plus nulle, surtout pour les Montagnais, qui ont bien de la misère pour s'y rendre. Aussi est-il bien probable qu'on va l'abolir cette année. Je ne me rappelle plus au juste ce qui se passa pendant cette retraite. Voici le compte rendu abrégé que j'en ai fait dans le *Codex historicus :* « L'ouverture de cette mission fut encore attristée par certaines mesures de rigueur que le Père fut obligé de prendre à l'égard de quelques coupables, et par certains reproches généraux qui furent très bien accueillis par ceux qu'ils ne visaient pas, et assez mal par ceux qu'ils concernaient. Nos Montagnais sont beaucoup meilleurs que nos métis, mais ils n'ont pas de constance, et surtout ils ne sont pas assez instruits de leurs devoirs, ni assez conscients de leurs obligations. Pendant la Mission, ils eurent l'occasion d'entendre plus d'une dure vérité, les instructions roulant sur la deuxième partie du décalogue, les devoirs envers le prochain. Je pus constater que beaucoup d'obligations élémentaires, même de droit naturel, leur étaient à peu près inconnues, à tel point qu'ils étaient tentés de prendre ces vérités pour des inventions nouvelles. Malgré tout, l'impression que cette retraite m'a laissée est bien meilleure que celle du printemps. Beaucoup de sauvages ont l'air de prendre leur parti de voir leurs défauts flagellés du haut de la chaire de vérité, et commencent à se convaincre que le seul moyen de ne

pas recevoir de reproches, c'est de n'en pas mériter. Espérons qu'ils se convaincront de plus en plus de la nécessité d'employer ce moyen et qu'ils le mettront en pratique. »

La mission finie, le P. Teston se hâta de rentrer au lac Vert, et je restai de nouveau seul à l'Ile à la Crosse, occupé de la direction de la communauté des Sœurs Grises et de l'orphelinat, et n'exerçant de ministère extérieur qu'auprès de 150 métis qui sont établis autour de la Mission. C'est un ministère qui n'est guère consolant, car si nos Montagnais ne sont pas instruits de leurs devoirs, on doit dire que nos métis ne le sont guère plus, et qu'ils montrent en outre beaucoup de mauvaise volonté pour se laisser instruire.

Enfin, le 12 octobre, ma solitude cessa. Le R. P. Delmas, envoyé à mon secours, arriva ce jour-là après un mois de voyage, pendant lequel il avait subi toutes sortes de retards et de contretemps. Par la réception cordiale qu'on lui fit, on tâcha de lui faire oublier les fatigues du trajet. Je ne sais si nous y réussîmes ; mais ce que je sais bien, c'est que, pour ma part, j'étais si content de me voir enfin avec un compagnon, que j'oubliai du coup tous les ennuis que j'avais éprouvés en l'attendant. Et, depuis, les services que ce cher Père a rendus dans cette Mission m'ont prouvé surabondamment que j'avais bien raison de me réjouir de son arrivée.

Je ne le gardai cependant pas longtemps avec moi. Dès le commencement de novembre je l'envoyai passer une dizaine de jours au lac Canot afin de faire connaissance avec les Cris de ces parages et de les dédommager des longs mois pendant lesquels ils avaient été privés de missionnaire parlant leur langue. Il nous revint enchanté de sa visite, et les Cris, de leur côté, étaient très contents de leur missionnaire. Dès cette première entrevue,

le P. Delmas avait constaté chez les Cris ce que j'avais constaté depuis longtemps chez les Montagnais, savoir : beaucoup de bonne volonté et un grand amour de leur religion, mais beaucoup d'ignorance pratique de leurs devoirs et de leurs obligations. La conclusion que nous tirâmes de ces constatations identiques, c'est qu'il fallait nous mettre à l'œuvre sans retard et prêcher particulièrement sur la morale, puisque c'était là surtout qu'était le point faible.

En conséquence, pendant tout l'hiver nous nous remplaçâmes à l'Ile à la Crosse, de telle sorte qu'il y avait presque toujours un de nous deux en voyage. Lorsque le P. Delmas arrivait de chez les Cris, je partais chez les Montagnais, et lorsque j'arrivais de chez les Montagnais il retournait chez les Cris. Entre les voyages, celui de nous deux qui restait ici se chargeait de nos métis, le Père leur parlant en cris et moi en français. Inutile de dire que cette façon de procéder ne fut pas du goût de tout le monde. Il y en eut beaucoup, surtout parmi les Montagnais et les métis, qui trouvèrent que nous avions la main trop rude et que nous ne ménagions pas assez certains désordres qui avaient pour ainsi dire acquis droit de cité. Ceux qui prirent le mieux la chose, ce furent les Cris du P. Delmas, qui, non seulement acceptèrent sans murmurer les reproches qu'il croyait devoir leur faire, mais allèrent même jusqu'à le remercier de ne pas ménager leurs défauts et de les reprendre lorsqu'ils faisaient mal. Je fus loin de réussir aussi bien avec les Montagnais : ils se croyaient de parfaits chrétiens parce qu'ils pratiquaient assez exactement certaines dévotions extérieures, et furent presque scandalisés de m'entendre dire que ce n'était point en cela que consistait la vraie piété, mais dans la sainteté de la vie. Il faut dire cependant que le camp des mécontents se composa surtout de *géné-*

raux, dont chacun était suivi d'un nombre très limité de soldats. Le gros de la nation fut, en général, assez satisfait de ma manière d'agir. Ceux qui furent surtout mécontents, ce furent les pharisiens qui voulaient absolument passer pour les meilleurs chrétiens, tout en vivant en libertins. Ils firent beaucoup de bruit, mais comme je connaissais mon monde de longue date, ce bruit ne me troubla pas outre mesure. Ils étaient excités par les métis d'ici, qui, eux, ne voulaient pas se mettre en avant.

Comme ceux qui se montraient le plus mal disposés étaient surtout les chefs, et que lesdits chefs ne jouissaient que d'une sorte d'autorité morale, en ce sens qu'ils étaient censés les lieutenants du missionnaire pour l'aider à réprimer les désordres et donner de bons conseils aux Montagnais lorsque l'occasion s'en présentait, je leur enlevai cette autorité dont ils avaient pas mal abusé depuis quelque temps. La plupart avaient d'ailleurs bien plus besoin de se réformer eux-mêmes que de corriger les autres. Je déclarai donc que, désormais, au spirituel, il n'y avait plus d'autre chef que le missionnaire, et que chacun serait considéré juste en proportion de la régularité de sa vie. Ce fut un soulagement général pour la masse des sauvages, car depuis longtemps c'était vraiment par trop ridicule de voir certains de nos chefs montagnais prêcher la morale aux autres, tout en vivant plus mal que les plus mauvais. Et comme leur autorité au temporel est absolument nulle, c'était en réalité leur déchéance pure et simple que j'avais prononcée. Ce fut bien ainsi que tout le monde le comprit ; et maintenant les Montagnais disent carrément qu'ils n'ont plus de chefs, ce dont généralement ils n'ont pas l'air d'être trop fâchés.

Au mois de juin 1899, nous eûmes la visite de Mgr PASCAL. Tout le monde l'attendait avec impatience, moi pour lui expliquer les difficultés de ma situation et lui de-

mander les conseils dont j'avais bien besoin, les mécontents pour lui exposer leurs griefs, et les autres pour voir de quel bord tournerait le vent. Il y eut donc, dès les premiers jours, une grande assemblée dans laquelle l'ex-grand chef des Montagnais fut à peu près le seul à parler, et il parla à Sa Grandeur sur un ton si insolent, qu'il perdit sa cause dès le début, non seulement auprès de Monseigneur, mais encore auprès de tous les sauvages. Le résultat de l'assemblée fut que Sa Grandeur confirma toutes les décisions que j'avais prises; que le grand chef montagnais, assez vertement relevé par le grand chef des Cris qui ne lui répliqua que quelques mots, mais qui le réduisit quand même au silence, s'en alla bouder sous sa tente; et que les autres petits chefs, honteux de leur président, s'en vinrent tous, les uns après les autres, protester qu'ils regrettaient beaucoup ce qui avait été dit, et qu'ils n'y étaient pour rien. Et du coup ils firent une soumission aussi complète et aussi entière qu'on pouvait la désirer. Il n'y eut que le principal coupable qui persista dans sa révolte. Mais, à l'automne suivant, il vint me faire des excuses, et, depuis, c'est le plus dévoué de mes paroissiens, par devant moi, j'entends, car je connais trop mon homme pour croire à une conversion pleine et entière. L'espoir de recouvrer son autorité est, je le crains bien, le principal mobile de sa conversion subite. Ce n'est pas qu'il soit un méchant homme au fond, mais l'orgueil et l'ambition sont ses deux grands défauts. Quant aux métis, ils tournèrent casaque complètement aussitôt qu'ils virent la tournure que prenaient les choses. Ils avaient excité les chefs montagnais tant qu'ils avaient pu, mais sans trop se découvrir. Ils espéraient obtenir mon changement. Mais quand ils virent que le vent soufflait d'un autre côté, ils laissèrent les chefs montagnais se tirer d'affaire comme ils le pourraient, et au lieu de

parler contre moi, je n'eus jamais de plus chauds approbateurs. Leur approbation ne m'enorgueillit pas outre mesure, car je sais ce qu'elle vaut. Il n'en est pas moins vrai cependant qu'elle me donna plus d'autorité morale.

Le résultat de la visite de Mgr Pascal, l'été dernier, a donc été, indubitablement, d'affermir et de relever aux yeux de tous l'ascendant des missionnaires Depuis, tout ne marche pas à merveille, loin de là, mais nous pouvons reprendre et corriger avec plus de liberté qu'avant, sans crainte de voir l'autorité de notre parole mise en discussion. Tout le monde ne nous obéit pas, mais tous reconnaissent que nous avons raison de parler et d'agir comme nous le faisons. La conséquence immédiate a été un certain amendement général dans l'état moral de la population. Les désordres n'ont pas cessé, mais la licence semble beaucoup moindre qu'avant la visite de Monseigneur. Espérons que le mieux ira en augmentant, car nous sommes encore loin de la perfection, et il nous reste beaucoup à faire pour rendre métis et sauvages de parfaits chrétiens.

Outre l'instruction et la formation de nos catholiques, voici qu'une œuvre nouvelle s'offre à nous. C'est l'évangélisation des Cris protestants de la Rivière aux Anglais. Jusqu'ici, on n'a pu s'occuper de ces pauvres gens parce que les missionnaires de l'Ile à la Crosse étaient trop surchargés d'ouvrage par ailleurs, et puis aussi parce qu'on s'imaginait qu'ils étaient beaucoup plus éloignés de l'Ile à la Crosse qu'ils ne le sont. Or, dans l'hiver de 1898, l'occasion se présenta de voir quelques Montagnais qui vivent dans le voisinage de ces Cris, et qui, eux aussi, sont protestants, et j'eus la consolation de déterminer quelques-uns de ces pauvres égarés à entrer dans le giron de l'Église catholique. Tout en les instruisant, la conversation finit par tomber sur leurs coreligionnaires cris,

si bien que j'appris de ces sauvages, d'abord que les Cris étaient en bisbille avec leur ministre, circonstance tout à fait favorable pour faire une trouée dans le troupeau de sa *révérence*, ensuite que plusieurs se feraient probablement catholiques s'ils avaient un missionnaire à leur portée, enfin, que, sur les bords de la Rivière aux Anglais, était un beau et grand lac nommé le lac *Serpent*, qui ne se trouve qu'à une journée de l'Ile à la Crosse, en ligne droite, c'est-à-dire par le chemin d'hiver. Or, une grande partie des Cris protestants en question hivernent aux alentours de ce lac. Toutes ces nouvelles me firent réfléchir profondément sur les perspectives inattendues qui s'offraient à notre zèle.

Lorsque Mgr Pascal passa ici, en 1899, je lui exposai la situation aussi clairement que je la connaissais et je lui demandai la permission d'aller de l'avant pour voir un peu ce que l'on pourrait bien tenter de faire. Sa Grandeur me donna carte blanche pour étudier la situation et choisir un emplacement à un établissement futur. Je me hâtai de profiter de la permission et, quatre jours après que Monseigneur fut reparti pour Prince-Albert, je partais moi-même pour la Rivière aux Anglais et le lac Serpent. C'était le 4 août. En récitant l'office de saint Dominique, je recommandai le succès de mon voyage à ce grand saint, l'insigne convertisseur des *protestants* de son temps, et je lui promis de mettre la future Mission sous son patronâge, si l'établissement d'une Mission était la conséquence de mon voyage.

Je n'eus pas à me plaindre de la protection de saint Dominique, qui sembla prendre plaisir à écarter les difficultés de ma route ; les circonstances matérielles me favorisèrent tellement, que, dans tout ce voyage, le mauvais temps ne me fit pas perdre plus de deux heures, malgré des pluies et des orages continuels autour de nous.

Mais, en apparence, ce fut là que se borna la chance dans ce voyage. Je ne rencontrai, en effet, aucun des sauvages protestants, Cris ou Montagnais, que j'espérais voir; de plus, les Montagnais qui étaient avec moi, ne connaissant que très imparfaitement le pays, ne me conduisirent pas à l'endroit où je voulais aller et qu'on m'avait dit être le plus propice pour l'établissement d'une Mission.

A l'extrémité sud du lac Serpent, je trouvai cependant un emplacement qui me parut très convenable pour cela. J'en pris possession immédiatement en y plantant une croix faite à la hâte par mes deux Montagnais. Il paraît que la place que l'on m'avait indiquée est encore bien plus belle et qu'elle se trouve tout proche de là. Lorsqu'il s'agira de s'établir définitivement, on pourra la voir. Il ne sera pas bien difficile d'y transporter ma pauvre croix.

Le 22 août, dans la nuit, je rentrai à la Mission, un peu déconcerté de n'avoir pas rencontré les sauvages que j'étais allé chercher. Cependant mon voyage n'avait pas été tout à fait inutile, car j'avais pu voir au retour une famille protestante montagnaise et j'avais disposé plusieurs de ses membres à entrer dans le giron de l'Église. J'avais également baptisé sous condition une petite fille de neuf ou dix ans, qu'une bonne vieille Montagnaise catholique avait préalablement instruite des principales vérités de notre sainte religion. De plus, j'avais vu le pays et pouvais maintenant me baser sur autre chose que des données incertaines pour les projets de l'avenir. Sur le rapport que je lui ai fait de mon voyage, Mgr PASCAL m'a beaucoup encouragé à mettre à exécution mon plan de bâtir par là au moins une modeste chapelle, où les Cris et les Montagnais catholiques de la Rivière aux Anglais pourront se réunir, en y atti-

rant peu à peu les protestants du lac la Rouge et du lac la Truite. Ce n'est certes pas le désir qui me manque, mais ce sont les ressources qui font défaut. Espérons que saint Dominique me viendra en aide et qu'il me procurera les moyens de bâtir sa chapelle sans trop tarder.

Dans une autre direction, à deux jours d'ici, à mi-chemin du portage la Loche, les Montagnais de la Rivière aux Bœufs ont entrepris, eux aussi, de se bâtir une petite chapelle. Ils ont déjà coupé tout le bois nécessaire et l'ont transporté au lieu voulu. Ce sont de bons catholiques; de plus, ils sont riches en bœufs et en chevaux, et ils construisent leur chapelle sans que nous ayons presque besoin de leur venir en aide. Au lac Serpent, il n'y a guère moyen de demander pareille chose aux sauvages même catholiques qui se trouvent dans ces parages, car ils sont très pauvres et manquent des animaux et des outils qui leur seraient nécessaires pour entreprendre la construction de leur église. Il faudrait donc que la Mission de l'Ile à la Crosse prenne à sa charge à peu près tous les frais de cette bâtisse. Or, nous sommes déjà bien surchargés d'ouvrage et de dépenses par ailleurs.

Ceci m'amène à parler un peu du temporel de la Mission. Au moment où j'écrivais mon dernier rapport, au commencement de 1898, la Mission n'était pas dans un état très florissant au temporel. A la fin de 1897, la situation était celle-ci : une grande église en construction; une bâtisse assez considérable devant servir de lavoir pour les Sœurs, également en construction et pas tout à fait aussi avancée que l'église; une étable brûlée en décembre, avec une partie des bêtes à cornes qu'elle renfermait, qu'il fallait aussi reconstruire. Pour faire face à toutes ces dépenses, je trouvai la caisse absolu-

ment vide et un déficit d'un peu plus de 7 000 francs. La situation n'était pas précisément gaie et, au premier abord, je ne savais où donner de la tête. Mgr PASCAL me recommandait de mener les constructions rondement, mais en faisant le moins de dépenses possibles. Je reconnaissais bien l'opportunité de ces deux recommandations, mais ne voyais guère la possibilité de m'y conformer. Lorsque je me fus complètement rendu compte de l'état des affaires, je me trouvai plongé dans une sorte de découragement et j'éprouvai une sensation aussi agréable que celle que doit éprouver un homme qui se noie, au moment où il enfonce dans l'eau, cherchant de tous côtés quelque chose pour se raccrocher, sans pouvoir rien atteindre.

Je m'adressai de divers côtés pour tâcher d'obtenir quelques secours et, de fait, j'ai reçu un peu plus de 500 francs de personnes charitables, par l'intermédiaire des *Missions catholiques* de Lyon. C'était quelque chose, mais c'était loin de suffire même pour parer au plus pressé. A part ces 500 francs, toutes les ressources de la Mission, pendant l'année qui commençait, étaient dépensées d'avance, et chaque dépense était un nouveau pas fait dans l'ornière des dettes. Dans ces conditions, comment entreprendre les chantiers considérables qu'il fallait pour nous procurer le bois nécessaire à toutes nos bâtisses, le faire équarrir, scier, etc.? Rien que le travail préliminaire nécessitait une dépense de temps et d'argent telle que je ne voyais aucune possibilité de m'en tirer.

Le secours m'est venu, on peut bien le dire, tout providentiellement et d'une façon tout autre que celle dont je l'attendais. Depuis quelques années, nous avons ici un bon catholique qui s'occupe de faire la traite des fourrures, en concurrence avec la Compagnie de la baie

d'Hudson. Dès son arrivée dans notre pays, le bon M. Marcelin avait rendu aux missionnaires tous les services qu'il était en son pouvoir de leur rendre; services assurément bien appréciables, parce qu'alors la Mission était en bisbille avec la Compagnie de la baie d'Hudson, qui devenait de jour en jour plus exigeante et menaçait tout simplement de nous couper les vivres. M. Marcelin était arrivé à temps, en 1897, pour empêcher le P. RAPET de se trouver dans un bien grand embarras, par suite du mauvais vouloir de la Compagnie. Depuis, il n'avait cessé de nous aider à nous procurer, aux meilleures conditions possibles, tout ce dont nous avions besoin en fait de vivres et d'objets divers. Je lui étais déjà bien reconnaissant de ce qu'il avait fait et continuait de faire pour la Mission, et j'étais loin de songer à lui demander davantage. Voyant l'embarras dans lequel nous nous trouvions, il commença le premier à nous parler de scies à vapeur et de machines diverses, qui nous auraient scié et préparé notre bois beaucoup mieux, beaucoup plus vite et avec moins de dépenses que les ouvriers que nous avions tant de peine à nous procurer et surtout à payer. Tout cela était bien vrai. Mais la dépense première pour avoir toutes ces machines dépassait de beaucoup les pauvres ressources de la Mission. Aussi, je ne fis pas autrement attention à ces propositions de M. Marcelin, que je regardai simplement comme des rêves d'ancien ingénieur, tout à fait irréalisables dans ce pays. Lui non plus n'insista pas pour me pousser à les acheter. Au printemps de 1898, au moment où il partait pour aller vendre ses fourrures à Winnipeg, il me dit que, s'il faisait de bonnes affaires, il songerait à la Mission. Or, il vendit ses fourrures à un prix qu'il n'avait jamais espéré. Il ne lésina pas pour tenir sa promesse. Il acheta des machines pour 7 000 ou 8 000 francs au

moins, il les fit transporter au lac Vert à ses frais et, à son retour à l'Ile à la Crosse, il nous dit d'aller les prendre là, qu'elles appartenaient à la Mission. C'était un présent vraiment royal et dont je ne savais comment témoigner ma reconnaissance. Le bon Dieu s'en est chargé à ma place, car, l'année suivante, le commerce du généreux donateur a tellement prospéré, qu'il a doublé son capital ; ce qui prouve que ce qu'on donne à Dieu n'est jamais perdu, même en ce monde.

Au mois de janvier suivant, le F. LABELLE partit avec toute une caravane pour aller chercher nos machines, et le transport se fit, sinon sans peine, au moins sans accident. Au printemps, les FF. LABELLE et BURNOUF, qui tous deux commencent à s'entendre dans l'usage de ces diverses machines, se mirent à faire des bardeaux, à scier, à varloper, etc. Les travaux marchaient comme par enchantement, grâce à ces bienheureuses machines. Au lieu de perdre un temps considérable à scier et à varloper à bras, les planches étaient préparées en quelques jours ; si bien que, l'automne dernier, le lavoir des Sœurs était complètement terminé ; l'étable, de 100 pieds de long sur 30 de large, était relevée et bien couverte en bardeaux, et l'église était achevée à l'extérieur. Tout cela s'était fait sans grande dépense, avec le seul travail de nos bons Frères et des jeunes orphelins de la Mission. Cependant, les autres travaux ordinaires se sont faits comme de coutume, sous la direction des FF. POULIGUEN et BALWEG, qui trouvaient encore parfois le temps de donner un coup de main aux Frères charpentiers et mécaniciens. Ce printemps, j'ai fait couper environ neuf cents billes de bois. La dépense a été un peu considérable, et il faudra en faire une encore plus grosse pour amener ce bois ici par eau. Mais une fois rendu, il nous fournira toutes les planches dont nous avons besoin pour termi-

ner l'église et pour rebâtir notre maison de communauté qui tombe en ruine. On peut donc dire que, pendant ces deux années, nos Frères charpentiers n'ont pas perdu leur temps; il reste encore beaucoup à faire pour remettre les bâtiments de la Mission en bon état.

Malgré tous ces travaux, la dette au lieu d'augmenter, comme je le craignais, est descendue, de 7 000 francs qu'elle était en janvier 1898, à 3 500 francs au 1er janvier 1900. Mais il est probable que les grosses dépenses de cette année vont la faire monter un peu. En somme, la situation matérielle de la Mission, quoique loin d'être brillante, est un peu moins sombre qu'il y a deux ans.

Notre école et notre orphelinat continuent à prospérer, sous la sage direction des Sœurs Grises de Montréal. Cet établissement commence à n'être plus une aussi grosse charge pour la Mission que dans le passé. En 1897, le R. P. Rapet l'a fait reconnaître comme *boarding school* par le gouvernement du Canada, qui paye la pension et l'entretien de douze de nos orphelins indiens. Si nous pouvions obtenir que le nombre des pensionnaires du gouvernement soit un peu augmenté, l'orphelinat, au lieu d'être une charge, pourrait fournir un peu d'aide au reste de la Mission.

Pendant les deux années qui viennent de s'écouler, nous avons eu le bonheur de voir trois de nos Frères convers faire leurs vœux perpétuels : le F. Pouliguen, 19 juillet 1898; le F. Burnouf, 16 juillet 1899; enfin, le F. Balweg, 17 février 1900. Après cette dernière oblation, nos quatre Frères ont leurs vœux perpétuels. Au commencement de février, nous avons reçu le R. P. Simonin, Xavier, envoyé dans cette Mission. Cela fait que nous sommes maintenant sept Oblats à l'Ile à la Crosse, et que parfois la communauté s'élève jusqu'à neuf, lors-

que les PP. Rapet et Teston se rendent ici pour les retraites ou pour d'autres causes.

L'arrivée du P. Simonin causa de la joie à tout le monde. Mais il diminua lui-même considérablement cette joie par les nouvelles dont il était porteur. Il apportait, en effet, l'obédience du R. P. Delmas et du bon F. Labelle, rappelés tous les deux à Prince-Albert par Mgr Pascal, pour le commencement de l'été. Le départ du F. Labelle nous mettra un peu dans la gêne pour nos travaux et nos bâtisses ; ce bon Frère rendait tant de services ici et connaissait si bien les besoins de la Mission ! Son changement ne me surprend qu'à demi, puisque, dès l'été dernier, Monseigneur m'avait prévenu qu'il reprendrait un de nos Frères charpentiers ce printemps. Le rappel du P. Delmas m'a pris plus à l'improviste, et ce sera pour moi une perte bien sensible, surtout dans les premiers temps. Il était vraiment mon bras droit, et je pouvais sans crainte me décharger sur lui de bien des travaux. Il me fait défaut au moment où il m'aurait été le plus utile, par l'expérience qu'il avait déjà acquise dans cette Mission, par l'estime et l'affection qu'il avait su s'attirer et le respect qu'il imposait à tous. Le R. P. Simonin est bien bon et bien dévoué ; mais il lui faudra naturellement un peu de temps pour acquérir l'expérience des hommes et des choses.

Enfin, rien ne sert de se tourmenter. Le bon Dieu sait mieux que nous ce qu'il nous faut, et puisqu'il a fait ce changement par la voix de nos supérieurs, c'est qu'il répond à ses vues divines. Disons donc notre *fiat!* gaiement, et souhaitons heureux succès à notre nouveau compagnon d'armes, tout en suivant de nos vœux le P. Delmas au poste où l'obéissance l'appelle.

G.-M. Pénard, o. m. i.